Philippe Martin, Le théâtre divin. Une histoire de la messe du XVI^e au XX^e siècle

édition de poche

Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2010, 383 p.

Claude Langlois

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25556>

DOI : 10.4000/assr.25556

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2013

Pagination : 244

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Claude Langlois, « Philippe Martin, Le théâtre divin. Une histoire de la messe du XVI^e au XX^e siècle », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 164 | 2013, mis en ligne le 07 mars 2014, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25556> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.25556>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Philippe Martin, Le théâtre divin. Une histoire de la messe du xvi^e au xx^e siècle

édition de poche

Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2010, 383 p.

Claude Langlois

RÉFÉRENCE

Philippe Martin, Le théâtre divin. Une histoire de la messe du xvi^e au xx^e siècle, édition de poche, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2010, 383 p.

1 « Il est surprenant qu'une religion profondément historique, comme l'est le catholicisme, ait parfois du mal à penser l'historicité » (Introduction, p. VI). Et d'abord sa propre historicité. Occasion de ce jugement judicieux : la perception de la messe au Concile de Vatican II comme une réalité immuable. Cette remarque incidente explique une surprenante absence d'histoire à mettre au compte de l'incuriosité ou plus exactement sa longue localisation dans ses origines comme en témoigne la somme classique de J. A. Jungmann, *Missarum sollemnia. Explication génétique du missel romain* (Aubier 1951-1954, pour la traduction française). Il faut dire aussi que Vatican II a fourni le terme commode à une histoire de ce qui n'est plus. P. Martin n'entend pas dirimer une querelle toujours actuelle, mais user de ses compétences pour écrire une histoire infaisable, en prenant la messe comme objet singulier.

- 2 Cette synthèse est d'abord, il faut le souligner, une œuvre de maturité. Un simple compte rendu ne peut être l'occasion de rappeler toute la production scientifique qui l'a précédée, mais il n'est pas interdit de l'évoquer quand elle éclaire une synthèse accessible maintenant en édition de poche. Philippe Martin présente comme historien deux caractéristiques singulières. La première est son enracinement lorrain, même s'il est professeur maintenant à Lyon. Son admirable connaissance du terrain a trouvé son aboutissement dans la direction d'une publication collective, *l'Atlas de la vie religieuse en Lorraine à l'époque moderne* (sous la direction de Fabienne Henryot, Laurent Jalabert et Philippe Martin, Metz, éd. Serpentine, 2011, 320 p.), qui montre la fécondité de recherches menées souvent sur plusieurs générations. La seconde caractéristique renvoie à ses terrains successifs, qui eux-mêmes rendent compte de la dualité foncière du catholicisme, jouant des registres, distincts jusqu'à l'écartèlement, et du faire et du dire. Anthropologie religieuse, notamment à partir des pèlerinages, mais aussi enquêtes fructueuses sur l'abondante production du livre catholique. Et à la jointure quasiment, de l'un et de l'autre, cette toute récente enquête sur les *Ephemera catholiques*, dont les ASSR ont rendu compte, ensemble improbable d'un éphémère constitué de ces feuilles volantes que les bibliothèques ne conservent que rarement mais dont l'historien fait son miel pour mieux restituer l'événement qui les suscite.
- 3 Cette dualité d'approche de l'auteur est essentielle pour comprendre la manière d'aborder la messe, comment passer, pour le dire autrement, du « livre de messe » au « théâtre divin » selon le titre hardi d'un ouvrage qui se déploie en quatre parties, correspondant elle-même à deux registres : le premier prolonge le titre (*le scénario, la scène*), l'autre suggère une approche plus classique (*la société et la messe, la communauté et la messe*). Mais la notion première de spectacle demeure fortement présente, comme le

montre l'attention à toute sollicitation des sens, voir, entendre, sentir (odeur évidemment d'encens), toucher.

- 4 Comme on l'entrevoit, cette approche quasi structurale paraît bannir l'histoire comme vecteur du changement, bien que le déploiement dans le temps soit présent à l'intérieur de chaque chapitre. L'auteur en effet embrasse résolument trois siècles d'un seul tenant, d'un xvi^e résolument postconciliaire (le Concile de Trente) à un xx^e préconciliaire (Vatican II). La messe, si l'on veut, d'un Concile l'autre. Histoire immobile de nouveau revisitée ? Temps restitué plutôt d'une longue altérité, minutieux déchiffrement d'un ailleurs qui est aussi un autrement. En décrivant par le menu un catholicisme centré sur « le sacrifice de la messe », il parvient dans le même temps à nous faire voir un comportement idealtypique, quintessence de l'agir catholique, diffractée de mille façons par les modulations sociétales, l'exhibition des autorités, les manières encore de se saisir du quotidien. Ce livre s'appuie sur une information très variée tout en proposant une lecture aisée où les références sont toujours illustratives. D'où la stimulation qu'il offre à son lecteur de poursuivre l'enquête à son propre compte. Ainsi les pages éclairantes du chapitre 4 concernant les lieux qui conviennent à la messe, introduisent de manière fort concrète au rapport entre normativité (la messe dans une église) et contingence. En identifiant les possibilités de dire la messe en extérieur, en pays de mission, dans les voyages au long cours, à l'armée, durant les grands rassemblements de foules, il pousse un meilleur connaisseur des siècles récents à mettre en perspective, à partir des années 1850, couronnements mariaux, congrès eucharistiques, rassemblements de l'Action catholique, Journées mondiales de la jeunesse. Mais alors comment faire coïncider ce temps long de la messe avec la probabilité d'une modernité, inaugurée autour de 1850, dans laquelle ladite messe deviendrait le moyen privilégié de rassemblement de foules mobilisables au gré des progrès techniques ? Sauf à comprendre que la messe comme spectacle catholique total demeure à l'écart des changements, notamment liturgiques, intervenus dans son histoire.
- 5 Ce livre ample et aventuré – non aventureux – permet de s'interroger plus au fond sur les pratiques historiennes. Comment aussi marier approche anthropologique et connaissance théologique ? En effet, si la messe est le lieu par excellence du sacrifice, comment peut s'entendre l'unicité du salut en Jésus-Christ avec la prolifération de sa réitération symbolique ? Plus encore, c'est au cœur de la messe que s'opère la transsubstantiation (le changement du pain et du vin en corps et sang du Christ). Mais la symbolique de la communion comme partage s'y atrophie à cause de la maigre participation eucharistique des fidèles, occasionnée par le lien grandissant fait entre comportement moral (confession) et accès à l'eucharistie (communion). La théâtralisation de la messe, comme pour l'opéra baroque, ne signe-t-elle pas le long retrait des fidèles assignés au rang de spectateurs ? Et ne suscite-t-elle pas un autre rapport d'immobilité et d'attention toutes matérielles au divin ? La consécration en effet a produit le concept de présence réelle, la présence réelle a fait surgir des figurations propres, le salut du saint sacrement, les Quarante heures, l'adoration perpétuelle... La messe elle-même n'est-elle pas devenue matrice de cérémonies qui s'y substituent en la prolongeant, tout en demeurant cette fois à l'intérieur du cadre post-tridentin ?
- 6 On le voit bien, on bute sans cesse sur la difficulté, dans une telle approche globale, de prendre aussi en compte l'innovation, qu'elle se manifeste dans le dialogue discret des

clercs avec la congrégation des rites pour identifier le permis et l'interdit dans les nouveaux « objets » du culte (le vin chaptalisé, le coton, l'électricité, la sonorisation) comme Michel Lagrée l'avait magistralement exploré dans sa *Bénédiction de Prométhée*, ou qu'elle se manifeste sur la place publique avec la querelle sur l'introduction de la liturgie romaine en France à partir de Dom Guéranger, moment que Vincent Petit a retravaillé avec bonheur dans la petite patrie bisontine comme dans l'espace français. Mais aussi quelle place faire au hold-up bénédictin sur l'innovation liturgique avec l'introduction du grégorien et plus encore la diffusion des nouveaux livres de messes (le fameux *Dom Lefebvre*) à l'usage des fidèles ? Or comme Maria Paiano l'avait justement montré (*Liturgia et società nel novecento*, Rome, 2000), le mouvement liturgique du début du xx^e siècle a été l'occasion d'affrontement de stratégies pastorales, notamment entre jésuites et bénédictins, à forte connotation idéologique.

- 7 Ces interrogations montrent sans aucun doute qu'une synthèse comme celle de Philippe Martin, qui offre l'incomparable avantage d'avoir identifié un objet central dans toutes ses facettes, ne peut toutefois pas enclorre l'histoire sur un objet, aussi ample soit-il, tel qu'il a été identifié plutôt à son point de départ qu'à son terme. À chacun donc de retailer, à son goût et à sa manière, mais en partant d'un ouvrage qui fera longtemps référence. Et encore fort utile pour comprendre ce schisme qui s'est nourri de la volonté de changer la liturgie dite de Saint Pie V.